

LE POIDS DES FINANCES

A Mathilde, de qui la perfection a encore beaucoup à apprendre.

Les laboratoires Bomorange m'avaient embauché huit fois ces six dernières années.

Ma totale dévotion à mon métier de laborantin expliquait mes embauches régulières (dont le nombre faisait, encore aujourd'hui, la fierté de l'agence Pôle Emploi locale). Pour être honnête, je n'étais pas vraiment laborantin ; mais comme c'était le poste indiqué sur la blouse qu'on m'avait fournie, tout le monde faisait comme si je l'étais. Pour la même raison, mes collègues m'appelaient Pierre Plankat. Toutefois, régulièrement, un comptable des laboratoires Bomorange se souvenait de mon vrai nom (Louis Cave) et de mon vrai statut (auxiliaire). Mon salaire souffrait péniblement de ce souvenir mensuel.

Ma totale dévotion était également la cause des remords qu'exprimaient mes supérieurs chaque fois qu'ils venaient me porter mon annuelle lettre de licenciement. Le froncement contrit de leurs sourcils était imperceptible pour l'œil non expérimenté, mais j'avais appris à le reconnaître dès mon troisième renvoi. Il signifiait trois choses : primo, que l'expert-comptable avait dû débarquer le matin dans le Grand Bureau avec les mains moites et les yeux vifs (ou l'inverse) pour déposer au Grand Patron sa fiche de Grand Salaire ; deuxio, que ledit Grand Patron avait probablement hurlé de tout son Grand Saoul pour que le susmentionné et prétendu « expert » en comptabilité lui explique la raison de ce vide dans la première des six cases destinées à l'indication de ses émoluments ; tertio, que j'allais entrer dans cette phase de licenciement et alimentation à base de cassoulet (mon plat de disette).

Ainsi, continuellement depuis six ans, j'étais renvoyé par manque de gains et réembauché par manque de mains : d'une certaine manière, les laboratoires Bomorange m'étaient fidèles.

Aux périodes financières « à cinq chiffres », j'étais toujours le premier (et seul) à me retrouver à la porte, côté extérieur. Je m'étais interrogé sur cette fâcheuse redondance, mais on m'affirma que ça n'avait rien à voir avec la qualité de mon travail. C'était un soulagement car je n'étais pas du genre à me tourner les mouches en regardant voler les pouces au bureau (ou l'inverse).

« En fait, m'expliqua un jour un de mes supérieurs aux sourcils fronçables, le premier licencié est toujours le dernier embauché — et réciproquement. » Or, il se trouvait, par une malheureuse et regrettable coïncidence, que j'étais toujours cette personne et sa réciproque. Ainsi, bien que j'aie commencé à travailler au laboratoire avant que l'eau courante n'y fût installée — ce qui avait outré à l'époque les plus pointilleux délégués du CHSCT — je finissais toujours par me retrouver seul dans mon bureau, un soir morne, à resceller mon carton que je ne prenais plus la peine de vider.

Cette coutume avait poussé mes collègues à me surnommer « Pierre le recéleur ». Deux ans auparavant, ce sobriquet avait attiré l'oreille attentive d'un lieutenant de police en mal d'action, venu au laboratoire pour vérifier sa cholestérolémie et reparti avec un taux d'adrénaline plus explosif qu'un feu d'artifice du 15 août. Il avait passé la soirée à m'interroger au poste où je lui avais expliqué que je m'appelais Louis et non Pierre, que j'étais auxiliaire et pas laborantin. À chaque phrase, il se retournait et demandait fébrilement à un stagiaire apeuré au front trempé s'il avait bien tout noté. Dans ses yeux se lisait la jubilation du policier qui a enfin sous sa main ce qu'il a attendu toute sa vie : un trafiquant complet, une couverture sans scrupules et des aveux audacieux. Il ne lui restait donc plus qu'à me faire avouer où était la drogue.

La soirée avait été longue. Plusieurs fois, je lui avais répondu qu'il faisait erreur mais, bien décidé à trouver la schnouf, les stups, l'herbe ou la came, le lieutenant ne lésina pas sur les moyens de persuasion. Il me proposa un lot de six stylos 4 couleurs, puis un aquarium de

poissons exotiques, une potentielle remise de peine potentielle, l'intégrale des DVD de Franck Michaël, une photo dédiée au commissaire ou enfin une cellule isolée avec des rideaux en soie rouge... Il n'en restait pas moins que je n'avais rien fait et que mon âme se portait bien : si je ne l'avais pas vendue au diable de toute ma vie, ce n'était pas pour l'échanger contre des rideaux en soie rouge à la première occasion venue.

Le lieutenant avait fini par déclarer forfait et décidé d'attendre le commissaire. Celui-ci était occupé et ce fut lorsque je fis ma troisième syncope, le surlendemain, que le stagiaire apeuré au front trempé se souvint de ce sordide problème des êtres humains qui, s'ils ne sont pas abreuvés, finissent inmanquablement par mourir. Ce léger souci poussa le commissaire à se demander pourquoi un individu logeait dans ses cellules. Le lieutenant étant absent, personne ne put lui répondre clairement et je fus donc relâché.

Mon Grand Patron n'avait pas apprécié cette mauvaise publicité et m'avait interdit de sceller le carton de mes affaires lors des licenciements ultérieurs.

Contrairement à ma personne, deux nombres étaient remarquablement constants aux laboratoires Bomorange : le personnel et mon poids de licenciement.

Étrangement, les laboratoires Bomorange semblaient avoir été prévus pour atteindre l'équilibre financier avec 10,43 personnes. J'étais le 0,43^{ème} employé que le Grand Patron embauchait et licenciant afin de moyenner et revenir chaque fin d'année à 10,43. Pour toutes ces complexes opérations, les laboratoires Bomorange avaient été contraints de faire faire des heures supplémentaires à l'expert-comptable. Étant à l'origine du problème, on m'avait expliqué au moment de la signature de ma quatrième réembauche que je travaillerais bénévolement pendant deux mois afin de rembourser les frais occasionnés. Si j'avais fait manquer quelque chose, c'était bien normal - même si d'une façon ou d'une autre, j'avais la légère impression que tout ceci n'était pas très gentil.

La deuxième constante concernant les laboratoires Bomorange était bien plus surprenante. J'avais remarqué que mes jours de travail restants variaient dans le sens inverse de mon poids et, invariablement, chaque fois que j'atteignais le nombre fatidique de 68,7 kg, je savais que mes heures dans l'entreprise étaient comptées. Pour affronter les longs mois de chômage, il était temps pour moi de faire des provisions en cassoulet ; 68,7 kg était mon poids de licenciement.

Après mon septième renvoi, j'eus l'audace de demander si je pouvais avoir un *golden parachute* ou, à défaut, une *silver prime de licenciement*. Le patron écarquilla tellement les paupières que ses yeux roulèrent dans ses orbites comme des boules du loto. Il me demanda si j'étais conscient des dépenses supplémentaires que j'occasionnais à chaque fois qu'il me reprenait, si j'avais une infime idée de combien il lui était difficile de faire un choix (et, à l'issue de celui-ci, de toujours me renvoyer), si j'avais une quelconque notion de l'état désastreux des finances et de ce que « prime de licenciement » signifierait pour l'avenir des laboratoires Bomorange et de tous ces patients qui agoniseraient littéralement dans leur sang, laissant veuves et orphelins derrière eux. J'ignorais tout cela et, ne voulant pas être à l'origine de l'extinction de l'espèce humaine, je laissai tomber ma demande insolente.

J'eus d'ailleurs l'impression, à la réception de ma huitième lettre d'embauche, que le Grand Patron m'en voulait encore de mon égoïsme. J'avais eu terriblement de mal à tenir ces cinq mois de chômage avec mes maigres économies — d'autant plus que j'avais rencontré une fille superbe dont les robes et soirées m'avaient coûté la télé, le canapé, le salon de la tante Marthe, la voiture et à peu près l'intégralité des meubles de la maison de famille nouvellement hypothéquée. Le jour où je l'invitai chez moi, elle fit une drôle de mine en voyant l'état du salon, qui ressemblait curieusement aux régions les moins décorées du Sahara. Puis elle partit en prétextant avoir oublié de programmer l'enregistrement d'un thriller

inédit, contant la traque menée par des gendarmes sur une plage de nudistes de Saint-Tropez. Je ne la revis plus. Si je lui avais fait manquer quelque chose, c'était bien normal — même si d'une façon ou d'une autre, j'avais la légère impression que tout ceci n'était pas très gentil.

En attendant patiemment mon huitième recrutement, mon statut prolongé de cassouletovore m'avait fait retrouver mes 61 kilos. La maison était vidée, la femme de ma vie partie en trois semaines. Tout cela m'avait mené sur la voie de la raison : il serait bon d'éviter un huitième licenciement.

J'avais un plan.

Puisque les laboratoires Bomorange me renvoyaient systématiquement dès que j'atteignais les 68,7 kilos, il me suffisait finalement de me maintenir sous ce poids pour conserver mon travail. C'était simple, mais il fallait y penser.

Deux mois de travail acharné s'écoulèrent. Mon Patron – Grand – parvenait, grâce à un étonnant pouvoir divin, à estimer ma masse pondérale avec une précision qui aurait fait craindre le chômage à n'importe quelle balance analytique. Et ses estimations l'inquiétaient de plus en plus : mon poids stagnait. J'avais gagné la première victoire et j'en ricanais sous ma moustache potentielle.

Le Grand Patron montra le premier signe d'inquiétude en m'apportant des œufs au chocolat pour mes Pâques (nous étions en septembre). La panique gagna aussitôt tout le personnel des laboratoires Bomorange. Dès lors, il ne se passa plus un matin sans qu'un cadeau alimentaire ne m'attende officiellement sur mon officieuse officine ; et si je ne mangeais pas, on me regardait d'un œil offensif et on s'offusquait de l'offense du refus de l'offrande. Clairement, ils voulaient me voir *off*...

Les chips se multipliaient dans le laboratoire à la manière de certains pains. Tous les collègues s'étaient découverts une passion pour la gastronomie et, profitant d'un indéniable talent de goûteur que je m'ignorais jusqu'alors, ils venaient partager leurs nouvelles recettes avec moi. Je ne pouvais également plus traverser le couloir sans que quelqu'un ne profite de l'occasion pour m'inviter à faire plus ample connaissance autour d'un soda ou d'un café aux distributeurs automatiques — je suspectais d'ailleurs la direction de les avoir achetés spécialement pour créer ce genre d'occasions. Lorsque je fis remarquer que les cocos semblaient avoir subi un traitement « cent » sucres, on me rétorqua qu'il ne s'agissait là que d'une méprise de mon divin palais.

J'étais gavé par cette situation et par mes engraisseurs. Mais le Patron ne s'arrêta pas là. Il fut décrété (le 2 octobre) que nous aurions chaque matin un copieux petit-déjeuner à prendre, afin d'être en forme et faire fonctionner au mieux le laboratoire, financièrement en difficulté. Peu après vint un deuxième impératif : s'appuyant sur quelques récentes théories boliviennes, selon lesquelles un estomac plein permettrait un rendement plus efficace, il nous était expressément demandé de finir nos assiettes à la cantine du laboratoire. Simultanément, les repas devinrent de plus en plus abondants et de plus en plus gras. Jamais de toute ma vie ne m'avait été offert le spectacle de tant de sauces et de graisses !

Trois semaines plus tard, mes collègues avaient tous dépassés les 85 kilos. Quant à moi, je parvenais à force d'exercices physiques et de privations à me maintenir à 64,5 kilos, sous leur regard acerbe.

J'eus le pied brisé accidentellement lorsque, le 26 octobre, il reçut pour la huitième fois de la journée un tiroir en fer. Bien que chacun de mes collègues se défendait d'être incroyablement maladroit, je les soupçonnais néanmoins d'avoir tout fait pour me sédentariser. C'était réussi puisque le médecin du laboratoire me plâtra *illico presto* (il m'expliqua qu'une radio ou une échographie serait coûteuse pour le laboratoire actuellement

en très mauvaise passe – on parlait de « quatre chiffres »). Sans mes quinze kilomètres quotidiens, je montai rapidement à 65, 66 puis 67 kilos. Au laboratoire, tout le monde se montra fort gentil avec moi et, pour mon rétablissement, on m’apporta des chocolats. J’en reçus tellement que j’envisageai sérieusement à ouvrir une chocolaterie — ce projet ne tenait toutefois pas la route, puisqu’on me demandait d’exercer mes naturels talents de goûteur sur chacun des multiples échantillons.

Arrivé à 67,9 kilos, à 800 grammes à peine de mon licenciement, je décidai de me reprendre en main. Je me fis couper les cheveux, je me rasai de près, je fis don de 450 millilitres de sang superflu et, en l’espace de deux jours, j’étais revenu à 67,4 kilos. Je m’inscrivis sur les listes de dons d’organes afin de me débarrasser d’un bout de foie ou d’un rein. La mine de mon Patron était si déconfite qu’elle me rappela le foie gras qu’un représentant était venu faire évaluer par « l’un des plus grands goûteurs du pays » (j’avais dû manger ce jour-là pour six ans de salaire, périodes de chômage exclues).

L’ambiance au travail était maussade et le *happiness manager* avait installé un nuage grisâtre sur le tableau des humeurs. J’étais le dernier employé à garder le sourire, jusqu’au jour où, passant près du Grand Bureau, je surpris une inquiétante conversation :

« Il faut faire quelque chose ! suppliai une voix que je crus reconnaître comme celle de William, le supérieur qui m’avait renvoyé les troisième et sixième fois. Nous allons dépasser les 10,43 employés annuels !

- Je sais, je sais, répondit le Grand Patron d’un ton agacé. C’est un drame et nous allons sûrement devoir licencier le personnel ! Je sais tout ça !

- Mais, balbutia Billy, on ne pourrait pas tout simplement l’éliminer ? (Une goutte de sueur perla sur mon front)

- J'y ai pensé (ne voulant laisser sa congénère seule, une seconde goutte l'imita). Mais c'est un soursnois, il connaît tous nos trucs. Il a déjà dû prévenir un notaire, un avocat ou je ne sais quel autre type enrobé. On finirait à coup sûr en prison...

- Alors, nous sommes fichus ? demanda l'autre dans un souffle.

- Non, j'ai trouvé une autre solution, écoute-moi... »

À ce moment, je dus quitter mon poste d'écoute, car un collègue se dirigeait vers moi avec l'évidente intention de me faire goûter son soufflé au fromage.

Je ne mis pas longtemps avant de connaître le plan du Grand Patron. Le soir même – et tous les soirs qui suivirent – il m'invita au restaurant et commanda pour moi les plats les plus gracieux et les plus gras. Ma situation était tout à fait paradoxale : refuser de savoureux aliments m'en amenait de plus délicieux, tandis qu'accepter me rapprochait inéluctablement des cassoulets. C'était une nouvelle forme de torture, incroyablement efficace.

En deux jours de chic-restauration, j'atteignis les 68,3 kilos. Mes cinq heures de sport nocturnes ne suffisaient plus (contre toute indication de mon médecin, j'avais ôté le plâtre la semaine passée). Le Patron me tenait désormais sous sa croupe toute la journée, pour tous les repas. Je ne pouvais plus rien faire d'autre que grossir. J'étais perdu.

J'eus alors une pensée fulgurante : j'allai à l'hôpital le dimanche suivant et m'arrangeai pour trouver une personne atteinte de diarrhée aiguë infectieuse. Je trouvai un cas de gastro-entérite en gériatrie. La patiente fut agréablement surprise de ma visite et, pour me faire pardonner de mon opportunisme, je lui fis ensuite livrer chaque jour un bouquet de fleurs et des boîtes de chocolats à peine entamées jusqu'à son rétablissement.

Le lundi, je fus terriblement malade (j'avais également fait un détour par le service de parasitologie pour m'assurer que tout irait mal). Je passais tellement de temps à vomir que mon Patron en perdit le sourire qu'il avait retrouvé depuis nos sorties au restaurant. En deux

jours, je ne mangeais rien que je ne vomissais, et je fis tellement de sport malgré mon état que je redescendis à 64,6 kilos. Le diable pouvait me tenter, je lui avais déjà résisté une fois et j'avais bien l'intention de recommencer !

Je continuai pendant trois semaines mon héroïque résistance, mais le Grand Patron ne céda pas. Il me fit vomir les plats les plus riches de tous les plus grands restaurants de la ville. Grâce à l'aide d'éminents professeurs ayant dévoué leur vie à rotavirus, qu'il me fit rencontrer, je fus promptement rétabli. Je pus encore simuler pendant quelque temps un manque d'appétit, mais je sentais que la fin était proche.

En effet, lorsque ma pleine guérison fut décrétée, tout le monde redoubla d'effort. Je mangeais chaque jour tellement d'hamburgers, de frites, de sauces, de chocolats, de biscuits et de chips que je demeure encore aujourd'hui une référence en la matière dans les concours de bouffe des kermesses du canton.

Je me pesai un vendredi matin : 68,72 kg. Vingt grammes de trop.

En franchissant la porte du laboratoire d'un pas lourd, je vis mes collègues (tous proches de 120 kg) disposés de part et d'autre du couloir, me laissant une faible allée au bout de laquelle se trouvait le Grand Patron. Tout de noir vêtu, les bras croisés, le visage impassible et la lettre de renvoi à la main, il ne fit pas un mouvement. Tous me regardaient comme des spectateurs d'un combat de gladiateurs, la bave aux lèvres et l'œil sournois... Chacun de mes pas, à l'opposé de la porte qu'on allait bientôt m'inviter à prendre, se faisait plus léger que le précédent. Je repensais au fer brisé par ma lame, lorsque j'ouvrais une boîte de cassoulet dont le fumet m'emplissait déjà les narines. Plus personne n'allait m'obliger à manger des plats de sauces avec des oiseaux, amphibiens, mammifères exotiques en voie de disparition baignant dedans (ou des soufflés au fromage). Cela valait bien un huitième renvoi.

Je demandai si je pourrais obtenir une prime de licenciement. Le Patron m'expliqua qu'aux laboratoires Bomorange, j'appartenais définitivement à un groupe « sans gain », et que je ne pourrais recevoir qu'un « à plus ».

Je n'ai pas mis longtemps avant de trouver un nouvel emploi au sein d'une autre entreprise. Je mets maintenant en boîte des cassoulets et, bien que le bruit des machines ne soit pas très agréable, mes collègues eux le sont. Ils m'appellent Louis !

Je n'ai pas attendu que les laboratoires Bomorange me recontactent une neuvième fois. Et j'ai bien fait car j'ai appris hier qu'ils avaient été contraints de fermer, après que le fisc se soit intéressé de près aux frais de restauration exorbitants du patron.